



N° JAU/15 - 15 septembre 1959

"GOHA"

"Goha" est le titre d'un film de grande qualité, réalisé par Jacques Baratier dans une co-production franco-tunisienne. Ce long métrage a obtenu un succès mérité au festival de Cannes en 1958.

Il nous intéresse pour deux raisons : en tant que prémices heureuses du cinéma tunisien¹, et en tant aussi qu'il met en scène une des figures les plus connues du folklore nord-africain. Tout le monde, au Maghreb, a entendu des histoires de Djaha. Le film (la version française titre "Goha" et prononce tel quel) est pour nous l'occasion de dire quelques mots de ce personnage.

Dhaha dans le folklore maghrébin

Comme dans d'autres pays, nombreux sont au Maghreb les personnages des traditions orales populaires. On connaît Ben Cekran (le fils de l'ivrogne), Bou Na'as (l'homme qui dort), Bou Kerch (l'homme au ventre), Bou H'imar (l'âne), etc... . Aussi bien chez les berbérophones que chez les arabophones, les contes, les histoires et les légendes mettent en scène des ogres et des ogresses, des animaux, des fées... . Les Arabes ont leur sage, Loqman, auquel on arrive d'ailleurs à attribuer toutes les maximes sages et intelligentes. Mais le personnage le plus connu est bien Djah'a (ou Si Djah'a). Les histoires des Ben Cekran, Bou Kerch et des autres sont souvent interchangeables avec celles de Djah'a.

Nous trouvons dans l'ouvrage de Henri Basset "Essai sur la littérature des Berbères" (Paris, 1920, pp. 170-179) une bonne petite synthèse sur ce héros du folklore à classer parmi les bouffons.

Djah'a est connu dans tous les pays arabes et dans les pays qui ont été en contact avec les Arabes. Son origine est donc orientale, mais, à dire vrai, elle demeure très obscure. Dès le IX^e siècle, on le trouve comme héros dans un livre de plaisanteries. Les populations de l'Asie centrale et celles des Balkans le connaissent grâce aux Turcs, tandis que les Arabes l'introduisirent non seulement en Afrique du Nord mais aussi à Malte et en Sicile. Nous le retrouvons en Calabre, en Toscane et dans d'autres régions de l'Italie.

¹ Sur le cinéma en Tunisie, voir entre autres "Caméras sous le Soleil" de M. R. Bataille et C. Veillot (Alger, 1956) et le mémoire de M. Salem Sayyadi "A la conquête du cinéma tunisien", présenté en 1957 à l'IDHEC et dont de larges extraits sont reproduits dans IBLA, n° 84 du 4^{ème} trimestre 1958 ; voir aussi M. Lelong "La vie intellectuelle et artistique en Tunisie : II "Le cinéma" dans IBLA, n° 80 du 4^{ème} trimestre 1957.

Quelques auteurs ont recueilli un certain nombre d'anecdotes et d'historiettes se rapportant à notre homme, soit en pays arabe soit en pays berbère. Elles sont rassemblées dans des récits algériens du siècle dernier ou dans des manuels d'arabe parlé. Mouliéras a rapporté "les fourberies de Si Djah'a" (1892) de ses enquêtes en régions berbères d'Algérie et du Maroc. D'autres voyageurs en ont recueilli chez les Mozabites, etc...

Les traits marquants de ce personnage sont très ambivalents et divers. Ce bouffon est tantôt un simple, tantôt un imbécile. D'autres fois, il est rusé et avisé.

H. Basset fait remarquer que le Maghreb a laissé tomber presque entièrement les caractères d'imbécillité pure du héros. Un des procédés des conteurs est, en outre, de produire l'effet plaisant en poussant la logique à l'extrême. Ce n'est certes pas toujours un personnage très recommandable. Djah'a a recherché d'abord son intérêt ; il "joue les idiots" pour mieux circonvenir l'adversaire et il spéculé sur leurs mauvaises intentions. C'est un homme malin et plein de rouerie, habile à exploiter les autres, devenant même voleur, mais trouvant toujours le moyen de se faire plaindre. Les anecdotes nous le montrent encore passant son temps à vivre aux dépens des voisins, à les tromper et à se faire des ennemis qui n'aspirent qu'à se venger de lui.

Bref, le caractère prêté à Djah'a en Afrique du Nord pourrait se résumer ainsi : imbécillité pure rarement, mais plutôt feinte naïveté qui lui fait pousser, de façon plaisante et conforme à ses intérêts, la logique à l'extrême jusqu'à l'absurde ; traits de feinte bêtise calculée pour tromper ses semblables ; esprit d'à-propos qui lui permet de se tirer toujours d'affaire. Le trait dominant serait de vivre aux dépens des autres exploitant leur naïveté et leur cupidité. Dépourvu de scrupules et de pudeur, la morale de Djah'a est dirigée par l'astuce et est dominée par l'intérêt personnel. Cela justifie tous les comportements.

On ne peut pas ne pas penser ici à une des idées-forces du caractère kabyle : er-rbah" (l'intérêt, le profit). L'intérêt prime tout. C'est un ressort puissant qui entraîne l'individu très loin et pour lequel on "vendrait père et mère"... ! Cela se concrétise dans le commerce effréné. "La maladie du Kabyle, c'est l'argent" disait un commerçant de Grande Kabylie.

Quoi qu'il en soit, Djah'a, lui, fait rire. Mieux vaut en rire qu'en pleurer, mais en réalité, il est lui-même risible. Sa "sagesse" n'est pas celle de Loqman et il est ordinairement de ceux qui sont plus "avisés" que les enfants de lumière.

Le film "Goha"

Ce film est une co-production franco-tunisienne en double version assurée à la fois par la société parisienne "les Films Franco-Africains", le Centre National du Cinéma et le Gouvernement Tunisien. Le scénario, traduit par Mustapha Fersi, est de Georges Schéhadé et intitulé "Goha et Fulla". Schéhadé est un poète libanais qui a été révélé au public parisien par trois pièces montées par Georges Vitaly et Jean-Louis Barrault. Il a écrit son scénario d'après "Le Livre de Goha le simple" de A. Adès et A. Josipovivi paru en Égypte il y a une quarantaine d'années. L'adaptation en est très libre.

Sa réalisation, en Agfacolor, a été faite en 1957 par un jeune metteur en scène français, Jacques Baratier. Celui-ci nous était déjà connu par des courts métrages, en particulier par celui de "Paris la nuit", qui n'a rien à voir avec le frelaté "Paris by night". Ce court métrage plein de poésie avait valu à l'auteur le prix Lumière. "Goha" est son premier long métrage. Jacques Baratier relève donc ainsi, si l'on veut de la "nouvelle vague" du cinéma français mais s'en distingue cependant quant à l'inspiration.

Les lieux de tournage sont différentes régions de Tunisie : Tunis, Sidi-Bou-Saïd, Kairouan, Djerba. Les techniciens sont en partie Tunisiens. Quant aux acteurs, nous pouvons admirer le jeune premier égyptien Omar Chérif, dans le rôle de Goha, que le festival de Cannes 1953 avait mis au premier plan par son excellent jeu dans "Ciel d'Enfer", un des rares films égyptiens valables au milieu d'une lamentable production, comme l'on sait. Laure Gazzolo, Italien, tient le rôle de Taj el Ouloum (la couronne des sciences) ; un Libanais, des Tunisiens et Tunisiennes, Zina Bouziane surtout dans le rôle de Fulla composent le groupe des interprètes de ce conte oriental plein de fraîcheur, de gentillesse et de charme.

La version en langue arabe comporte une scène de plus, celle de l'écrivain public, qui ne se trouve pas dans la version française.

A dire vrai, c'est un film composé de sketches et de saynètes mis bout à bout sans trop de rigueur. L'avantage est qu'il montre ainsi un grand nombre de personnages, mais là ne résident pas ses qualités. Bien que l'anecdote soit bien faible il est cependant possible de dire, en quelques mots, l'histoire tragique de "Goha"

Goha est un jeune homme naïf et simple, ignorant et candide devant la vie. Il a pour compagnon un âne. Non loin de chez Goha habite un savant, un cheikh réputé, Taj el Ouloum, qui décide de se marier sur ses vieux jours. Les entremetteuses lui amènent la jeune Fulla. Malgré les richesses et les cadeaux, la jeune épouse s'ennuie... Et le hasard veut qu'elle rencontre Goha. Celui-ci s'éprend de Fulla, mais il devient bientôt la honte de sa famille et la risée du village. Taj el Ouloum découvre son infortune. Fulla est répudiée et meurt tandis que Goha est chassé de la maison familiale par son père. Taj el Ouloum lui pardonne un jour mais, pris de remords, Goha se suicide. La fin tragique de Fulla et de Goha paraît même quelque peu gênante comme l'écrit Gilbert Salachas dans Télé-Ciné, "vu le ton détaché et bon enfant du spectacle". D'autre part, la fiction ne permet quand même pas d'oublier le caractère coupable de l'amour de Goha pour Fulla². Ce conte est enfin à replacer dans un contexte social et religieux arabe, de caractère traditionnel.

Le rythme est lent, la photographie et les couleurs sont soignées, la musique de Maurice Ohana est enchantresse. Saturés des "dances du ventre" et des laideurs du cinéma égyptien, nous sommes volontiers méfiants et réticents en abordant ce spectacle, mais, très vite, l'atmosphère, le charme inoffensif, la féerie des couleurs, l'humour, le pittoresque et la fantaisie nous envahissent.

Comme l'écrit Jean de Baroncelli dans le Monde, il n'y a pas dans "Goha" ce qui fait le succès des autres films commerciaux : des "tricheurs" des "drameurs", des "assassins", un "suspense"... quoi encore ? La Bardot ou Samia Gamal ! Non, rien des appâts ordinaires.

Dans une interview, accordée à l'hebdomadaire l'Action de Tunis (13/5/57), Jacques Baratier disait déjà du film qu'il était en train de tourner :

"Le film appartiendra à un genre assez mal défini du fait de sa nouveauté. C'est si l'on veut un conte, mais traité d'une manière fantaisiste et amusante, ce qui est une façon de le moderniser... Nous espérons que les images de la vie archaïque traitées au cinéma d'une façon très moderne feront de ce film un témoignage à la fois authentique et original sur le monde arabe".

Les exemples, disait-il encore, ont été choisis dans la vie populaire et aussi près que possible du monde actuel, tout en racontant une histoire qui se passe à une autre époque. Les Tunisiens ont été largement consultés évidemment pour que le film ait vraiment une saveur de Tunisie. On attendait beaucoup de cette œuvre, espérant qu'elle plairait tout aussi bien au public local qu'aux spectateurs français et étrangers (l'Action du 10/2/57).

Les Critiques de cinéma en ont d'ailleurs vanté les qualités.

"La poésie de Goha est difficile à définir, écrit J. de Baroncelli dans Le Monde. C'est la poésie de l'extrême simplicité, de l'ingénuité, de la naïveté. Poésie qui rejoint celle des enfants et des saints... Il y a chez Goha une pureté de cœur, une ignorance foncière du Bien et du Mal, une faculté d'émerveillement devant la vie".

"L'histoire de Goha, écrit J. Rochereau dans La Croix, est proche d'un conte de Mille et une Nuits. Mais le climat féérique des inventions de Shérarazade ne cesse de cotoyer l'humble réalité familière de l'Orient d'aujourd'hui".

"Une douceur nonchalante et une tendresse ingénue que nuance souvent une pétillante malice baignent tout ce film" (H. Bourbon dans France-Forum, n° 17, de juin 1959).

² Le film est coté 4 par la Centrale Catholique du Cinéma, c'est-à-dire "pour adultes, à la rigueur pour adolescents".

Les candidats au concours d'entrée de l'IDHEC (Institut des Hautes Etudes Cinématographiques) ont eu à développer et à analyser les divers éléments qui concourent à donner à ce film "un caractère original et inhabituel dans la production française": L'un d'eux écrivait :

"Baratier a su faire de ce poème d'images une leçon de la vie : il nous propose en effet cette nouvelle "manière de vivre" qu'il a apprise en Tunisie, fait de dignité, de calme, de pudeur et de sensibilité. Sans doute "Goha" n'est-il pas le film dont on sort passionné et pris d'un enthousiasme délirant. Mais peut-être est-ce un film dont on sort meilleur"³

N'exagérons rien cependant. Des critiques parlent de Rossellini et de Fellini, des Fioretti, de l'innocence et de l'enfance spirituelle. Mais restons lucides. Comme le note le Père Liégé O. P. : "Ce qui caractérise cette littérature de l'enfance, c'est que l'homme a toujours avantage (que ce soit question d'âge ou question de folie) à faire l'économie de l'âge adulte. L'enfance spirituelle de l'Évangile est au delà de l'âge adulte ; l'enfance de la littérature est généralement en deçà"⁴

Qu'en pensent les Tunisiens ?

Un pays qui accède l'indépendance veut une littérature et un cinéma "engagé". Ceci est bien connu. Il faut que les arts témoignent du réveil national. Les projets dans ce sens ne manquent d'ailleurs pas chez les Tunisiens⁵. "Goha" nous reportant à la Tunisie d'autrefois, devait normalement faire l'objet de débats passionnés. Certains Tunisiens reprochent à ce film de "représenter une Tunisie fictive des Mille et une Nuits et d'ignorer la Tunisie de 1958".

On cherche la petite bête. "Pour le peuple, dit l'un, Goha est un personnage risible, dans le film il fait rire autant que pleurer et je ne sais s'il est intelligent ou idiot" - "l'héroïne est morte sans raison, dit un autre : répudiée par un mari qu'elle n'aimait pas, elle aurait dû être contente. Si elle meurt d'amour pour Goha c'est encore plus bête car c'est alors qu'elle aurait pu l'épouser" - "Pour mourir, Goha se fait pousser à l'eau par l'aveugle. C'est bête. S'il voulait se suicider, il n'avait qu'à s'exécuter sans l'aide de cette lutte au bord du lac". Un autre aurait écrit que le café maure fait "Orient de pacotille" et que "la réalité tunisienne serait un salon où deux ou trois couples en complet et tailleurs deviseraient autour d'un poste de radio... à défaut de la T. V. " etc... Une émission de Si Laroui à Radio Tunis reprochait au film son langage à l'accent sfaxien, donc trop peu Tunisien I

Enfin, M. Tahar Cherias, qui rapporte ces réflexions dans le premier numéro de Nawadi-Cinéma (janvier 1959, Organe de la Fédération Tunisienne des Ciné-Clubs) résume assez confusément d'ailleurs la thèse de l'auteur anonyme d'un article paru dans Al Amal du 11 décembre 1958

"Pour se sentir "blessé dans son amour-propre national" parce que "Goha" représente une Tunisie fictive des Mille et une Nuits et ignore la Tunisie de 1958", parce que - si je comprends bien - Goha montre des souks, des mosquées, des ânes, des djebbas, des familles nombreuses aux patriarches en kadroun, des mariages disgracieux entre vieillards et fillettes, des cours Zitouniens sur la Vérité, des mendiants-musiciens couchant sous les porches des remparts, etc. etc... et que tout cela (comme chacun de nous le sait et que seul l'Etranger l'ignore) n'a rien de Tunisien... (j'aurais du dire : parce que Goha "ne montre pas" ceci ou cela qui est bien la "seule Tunisie Réelle" en 1958... Mais vous voyez ce que j'aurais eu à énumérer...) pour avoir une telle "réaction" devant ce film, il faut être tout ce que je ne suis pas : d'où une impossibilité d'accord dès le départ et l'inutilité de tout propos".

Bref, la controverse demeure.

Point n'est besoin d'épiloguer longuement sur les différences constatables entre le Djah'a du film et le Djah'a du folklore maghrébin. Il y a quand même loin de la ruse et de la rouerie, de la bêtise

³ Voir l'hebdomadaire Arts du 8 au 14 avril 1959 "Goha" : un retour aux sources".

⁴ "Adultes dans le Christ", La Pensée Catholique, Bruxelles 1958, p. 13.

⁵ Voir l'article cité de Salem Sayadi. Qu'on pense au film réalisé en Egypte et intitulé "Djamila l'Algérienne", film "engagé" au possible où la partialité et l'erreur rejoignent l'exagération et la surenchère pour donner une interprétation égyptienne et fausse des événements.

calculée et de la "naïveté" du héros des traditions populaires à l'ingénuité et à la simplicité quasi infantile de Goha. La puérilité et la candeur naïve de celui-ci n'ont plus grand chose à voir avec les astuces malicieuses et les fourberies de Djah'a.

Ce film, sans prétentions et qui ne ressemble à aucun autre, demeure un spectacle reposant et amusant. Sans ésotérisme ni intellectualisme ambigu "Goha" laisse dans le cœur, un peu de mélancolie certes mais aussi beaucoup de poésie et un rayon de soleil de l'âme populaire tunisienne.

Textes

Quelques histoires de Djaha

Le chemin de Djaha

Djah'a étendit sa chemise sur la corde. Il demeura ensuite chez lui et se coucha, parce qu'il n'avait rien à revêtir. Entendant le vent se lever et souffler, il regarda par le trou de la serrure et revint à son lit en riant tout seul comme un insensé. Sa mère entra alors dans la chambre et le crut fou. "O ma mère, lui dit-il, je loue le Seigneur et je le remercie de ce que le vent ne m'a pas enlevé avec la chemise.

Djah'a Et Sa Mère

La mère de Djah'a entra dans la chambre (de son fils) et le trouva couché. "Pourquoi, lui dit-elle, ne te mets-tu pas à travailler pour gagner ta nourriture ?" - Il vaut mieux se reposer aujourd'hui que manger", lui répondit-il. - "Assez de paresse, dit-elle. Il faut te lever de bonne heure et, comme les gens, monter et descendre (te remuer) Il faut absolument que tu gagnes ce dont tu as besoin" - Djah'a prit une échelle, l'appuya contre le mur et commença à monter et à descendre...

Djah'a Et Son Voisin

Djah'a dit un jour à son voisin. "Par Dieu, mon frère lorsque tu retourneras chez toi, prie Dieu pour moi pour qu'il guérisse ma femme". Le voisin de Djah'a était chauve et son crâne où il n'y avait pas un seul cheveu, ressemblait à un œuf et brillait comme un bol de cuivre bien astiqué. L'un de ceux qui étaient présents dit à Djah'a : "O mon frère, ne peux-tu pas toi-même prier Dieu ?" - "J'aime mieux qui il le fasse à ma place, dit-il, parce que son crâne chauve est plus près de Dieu...

Djah'a Et Le Bain Maure

Djah'a entra un jour au bain maure. Il se mit à crier de toutes ses forces et reçut l'écho du bain. Il s'étonna de la finesse de sa voix et dit : "Ah sapristi ! Quel timbre mélodieux m'a donné Allah je ne m'en doutais pas et je n'en ai réjoui personne ; il faut que j'en régale les habitants de cette ville aujourd'hui même. Il monte sur le minaret de la mosquée ; puis il se met à lancer des cris qu'on entendait en tout lieu. Les gens se réunirent et lui dirent : "Qu'as-tu, Djah'a ? Pourquoi ces cris ? Avec cela tu as embêté le monde inutilement" - "Je chante" répondit-il. Ils se moquèrent de lui en déclarant : "Ces cris ne s'appellent pas du chant". Alors Djah'a de répliquer : "Édifiez donc une salle de bain maure. ici, au dessus du minaret et venez vous renseigner sur cette voix sublime" - "Que Dieu te confonde" lui dirent-ils et ils l'abandonnèrent.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--